

MAUX EN MOTS

Traitements littéraires de la maladie

Maria de Jesus Cabral

Maria João Reynaud

Maria de Fátima Outeirinho

José Domingues de Almeida (Orgs.)

Universidade do Porto. Faculdade de Letras

2015

Titre: *Maux en mots. Traitements littéraires de la maladie*

Organisateurs:

Maria de Jesus Cabral

Maria João Reynaud

Maria de Fátima Outeirinho

José Domingues de Almeida

Éditeur: Universidade do Porto. Faculdade de Letras

Lieu: Porto

Année: 2015

ISBN: 978-989-8648-46-4

Édition en ligne

URL: <http://ler.letras.up.pt/site/default.aspx?qry=id022id1458&sum=sim>

© des auteurs des textes

Couverture : *Mare calma* Alexandru Rădvan

LA NÉVROSE SOUS LE SECOND EMPIRE TRAITÉE PAR ÉMILE ZOLA

La névrose, maladie du corps humain et du corps social, vue par Émile Zola

MONNÉ CAROLINE DOUA OULAÏ
Université PARIS-SORBONNE (Paris IV)
Equipe de recherche EA 4503,
Littérature
française XIX^e-XXI^e siècles
oulaicaroline@yahoo.fr

Résumé : La névrose compte parmi les pathologies les plus répandues sous le Second Empire. Le progrès technique, l'essor industriel et le développement du capitalisme, suscitent des appétits, qui mal satisfaits, sont sources de déséquilibre. Trois états caractérisent alors le processus physiologique français, les appétits, la jouissance et le détraquement. Ainsi, de la jouissance collective, l'on aboutit à la névrose collective dans cette société décadente. Émile Zola qui peint alors la société contemporaine, traduit dans de nombreux ouvrages son intérêt pour la névrose. Il la présente comme une maladie à la fois du corps humain et du corps social. Afin de guérir du mal névrotique, Zola propose son projet d'hygiène individuelle et son projet social. Ainsi, la loi du travail et la canalisation des passions qui relèvent respectivement des projets zoliens sont à considérer.

Mots-clés : névrose – hystérie – hérédité – Second Empire.

Abstract: Neurosis is one of the most widespread pathologies under the Second Empire. Technical progress, industrial development and the growth of capitalism, encourage greed, which, when poorly fed, is source of imbalance. Three states then characterize the French physiological process: greed, enjoyment and dissatisfaction. Thus, from collective enjoyment, it ends up with a collective neurosis in this decadent society. Emile Zola who then painted contemporary society, depicts in many books, his interest for neurosis. He presents it as a disease of the human body and the social corps. In order to cure from the neurotic disease, Zola provides both his individual health project and his social project. Thus, the law of labour and the channeling of the passions which are respectively the zoliens projects are to be considered.

Keywords: neurosis – hysteria – heredity – Second Empire.

La névrose est le nom scientifique des maladies des nerfs (Larousse, 1982). Selon le dictionnaire de *Pierre Larousse*, « les névroses sont des maladies du système nerveux... » (*ibidem*). Affection purement psychique, la névrose est une anomalie qui se situe dans le système nerveux et qui détermine les troubles du comportement. Mais les troubles causés par cette affection ne sont pas graves car ils n'altèrent pas considérablement la personnalité du sujet.

Émile Zola dit la névrose parce qu'il s'intéresse à ce concept. L'intérêt de l'écrivain pour cette pathologie pourrait s'expliquer par le fait que, d'une part, il appartient à une époque névrotique, l'époque impériale et, d'autre part, qu'il est lui-même névrosé. Cet intérêt, l'écrivain le traduit dans de nombreux ouvrages. Zola qui peint alors la société contemporaine présente la névrose comme une maladie à la fois du corps humain et du corps social.

De la peinture que Zola fait de la société de Napoléon III, l'on constate qu'il s'agit d'une société de tension, de fièvre, de jouissance, d'avidité, de nervosité, d'impatience et de détraquement. De ce fait, le processus physiologique de ce peuple peut être défini à partir des trois étapes caractéristiques que sont les appétits, la jouissance et le détraquement.

La société impériale est travaillée à tous les niveaux par des tensions multiples, au point où elle est menacée d'explosion (Zola, 1991: XXVI). Cette tension excessive qui est celle du peuple français de l'époque est manifeste dans tous les domaines, notamment dans la finance et l'économie, la politique, l'éducation, la religion, l'art, l'architecture nouvelle, la presse (*ibidem*). L'éréthisme collectif, ici lié à toute une société, s'explique par les fièvres de l'époque. Le Second Empire est en effet une époque fiévreuse, et ce à cause de sa soif de jouir (Zola, 1967: 1740). Pour Zola, « l'Empire a déchaîné les appétits et les ambitions ». Zola parle d'une « orgie d'appétits et d'ambition. » (*ibidem*)

Tous désirent en effet jouir. Cette jouissance collective se situe à différents niveaux qui sont, par exemple, le pouvoir, la spéculation, les sens. Pour atteindre l'objet de désir, voire de passion, il faut presser le pas, car le temps n'attend pas. Tous courent alors. Course folle et effrénée à la satisfaction des appétits. C'est alors la bousculade : « la bousculade de toutes les ambitions. » (*idem*: 1738). La société du

Second Empire apparaît de ce fait comme une société d'avidité. Dans cette course à la jouissance, tous sont nerveux et impatients, ce qui cause leur perte.

Pour Zola, en effet, « les hommes modernes sont d'autant plus faillibles qu'ils sont plus nerveux et plus impatients » (*idem*: 1739). C'est le tempérament nerveux qui prédispose à la névrose. Cette nervosité des hommes modernes suscite en eux l'impatience de toucher l'objet de leur désir. Dans cette course sans frein, l'homme moderne s'efforce parfois d'être polyvalent, et ce, dans le but d'amasser et amasser encore. L'argent est ainsi au cœur de la société du Second Empire. Cette spéculation « à outrance » est telle que l'homme moderne est entièrement surmené ; surmenage à la fois du corps et de la pensée (*idem*: 1741). Zola parle respectivement de « folie de la spéculation » et d'« éréthisme de la pensée » (*ibidem*). En effet, la spéculation faite alors démesurément est désormais sans bornes. Et, la pensée prise soit dans ce tourbillon d'activisme, soit dans d'autres sphères de la jouissance est excessivement tendue au point d'être dérégulée et de conduire à la folie.

L'élan pris pour courir est tellement rapide, vu l'empressement de tous, qu'ils sont déséquilibrés pendant la course et finissent par tomber. Une fois par terre, ceux-ci « roulent détraqués » (*idem*: 1739). Leur chute marque ainsi l'étape de l'explosion, du détraquement. C'est donc le déséquilibre, la névrose. La névrose se révèle ainsi la conséquence de la voracité à jouir de la société contemporaine. De la jouissance collective, l'on aboutit dès lors à la névrose collective de la société moderne.

Les sources de la névrose sous le Second Empire sont nombreuses, c'est notamment la « vie à outrance », l'exploitation capitaliste et l'impérialisme de Napoléon III. Pour Émile Zola, la cause première de la névrose, c'est la « vie à outrance », la vie avec exagération. Mener « une vie à outrance », c'est donc mener une vie guidée par un désir inouï de jouissance au point de vivre sans modération. Cette « vie à outrance » a des caractéristiques. Ce sont par exemple l'illusion de l'argent, le plaisir de dépenser et le vice. Un individu qui vit « à outrance » peut, parfois, se faire passer pour quelqu'un qui a de l'argent et cela même alors qu'il n'en a pas ; donnant ainsi l'illusion de l'argent. Le plaisir de dépenser se définit à travers le leitmotiv suivant : « dépenser pour dépenser, dépenser sans modération ». Et, la fièvre de jouissance habite constamment le vicieux. Pour Zola, la névrose est le châtement de l'excès. Pour cet écrivain, en effet,

c'est parce que le Second Empire a mené une « vie à outrance », qu'il est tombé sous le poids de la névrose. Cette pathologie qui se vit donc sous le Second Empire, met en évidence le côté exalté, la partie fiévreuse et folle de la France.

La névrose collective sous le Second Empire, Zola l'incarne dans plusieurs types de sa série romanesque. C'est le cas d'Eugène Rougon, d'Aristide Saccard, de Renée Saccard et de Maxime Saccard.

Eugène Rougon est l'un des personnages qui incarnent la névrose collective du Second Empire. Eugène veut, en effet, jouir du pouvoir. Avec lui, c'est l'appétit de gloire. Il a des instincts autoritaires, des ambitions hautes. De ce fait, il a un mépris singulier pour les petits moyens et les petites fortunes (Zola, 1960: 62). Devenu avocat après des études de Droit, il s'investit dans la politique et occupe de hautes fonctions dans le régime de Napoléon III, satisfaisant ainsi ses besoins de domination (*ibidem*). Eugène bâtit sa carrière en restant fidèle à l'Empire. À l'image du Second Empire qui après la jouissance collective, sombre dans la névrose collective, Eugène Rougon, après ses années de gloire, connaît le déclin. L'Empire l'ayant fait, il le défait. En effet, après la chute de l'Empire, Eugène redevient un simple député. Il est le reflet d'un régime politique décadent, celui de l'époque impériale.

Avec Aristide Saccard, c'est l'appétit de l'argent, la quête de la fortune. Aristide mène une course effrénée à l'argent. Après le coup d'État de 1851, il quitte Plassans pour Paris dans le but de conquérir financièrement cette ville. Il y arrive enfiévré et pressé de satisfaire son appétit. « Jamais, il n'avait ressenti des appétits aussi larges, des ardeurs aussi immédiates de jouissance » (*idem*: 360). Comptant donc conquérir Paris par la puissance financière, il rêve de millions. Aristide brasse alors plusieurs affaires. Il représente les parvenus et les profiteurs sous le Second Empire. Il est, en effet, le complice de tous ces aventuriers qui se ruent sur la capitale au lendemain du Coup d'État pour profiter de la situation de chaos et se partager le « butin de guerre », le « gâteau impérial ». Saccard se lance dans les spéculations qu'offre la transformation de Paris, et fonde la Banque universelle avec laquelle il parvient à satisfaire son désir de conquête. En effet, la Banque universelle dont le rendement est très bon, hisse Saccard au sommet du monde de la finance. Cependant, compte tenu de sa folie des grandeurs, il fléchit dans la démesure. Jouisseur âpre aux appétits, il tombe, en effet, dans la démence

du jeu et s'entête à hausser continuellement les cours. L'Universelle qui dépasse alors toute limite du raisonnable, chute. Elle connaît la défaite et la ruine. C'est le désastre. Saccard est ainsi vaincu. À l'image du Second Empire qui après sa jouissance collective, s'écroule dans la névrose collective, Aristide Saccard, après des années de puissance financière, est désormais ruiné. L'Empire l'ayant fait, l'Empire le défait, tout comme son frère Eugène Rougon. À la chute de l'Empire, Saccard tombe bas dans le monde des affaires. Il est le symbole et le produit d'une époque décadente.

Chez Renée Saccard, l'appétit se rue aux basses jouissances, à l'homme et au luxe. Renée, épouse du précédent personnage, est, elle, jetée dans « la vie à outrance » par son mari, alors grand homme d'affaires sous le Second Empire. Cette « vie à outrance », caractéristique de la haute bourgeoisie de l'époque bonapartiste s'impose à Renée. D'une origine bourgeoise beaucoup plus ancienne et respectable que celle du temps de son mariage, Renée épouse Saccard qui la fait entrer dans le monde pervers de la nouvelle bourgeoisie d'argent née avec le Second Empire. Elle se doit, en effet, de se conformer aux normes dites convenables par le système de l'époque, à une épouse d'un tel milieu. Renée qui se plaît bien dans ce mode de vie, s'enfoncé dans une jouissance de tous les jours et éblouit Paris de son tapage. C'est chez elle, le désir de paraître et ce à travers l'usage de l'argent, l'étalage du luxe, les réceptions. Que ce soit son usage de l'argent, sa tenue vestimentaire ou même son cadre de vie, tout est fait de façon à ne pas passer inaperçu. Avec Renée l'usage de l'argent est caractérisé par le gaspillage car elle est dépensière. Reine de la société impériale, elle n'hésite pas à débours des sommes considérables pour satisfaire son désir. Ce sont alors de continuelles dépenses incontrôlées. Renée s'habille chez Worms, illustre couturier de l'époque. Ses bijoux, notamment la rivière et l'aigrette sont divins et d'une rare beauté. Ils ravissent à l'extrême. La note de ses toilettes est tellement élevée que pour finir, elle s'endette. La note de Worms va jusqu'à deux cent cinquante-sept mille francs (*idem*: 599). Tout comme les toilettes, les bijoux de Renée sont coûteux. L'aigrette et la rivière coûtent respectivement quinze mille francs et cinquante mille francs. Mme Saccard qui s'enfoncé de plus en plus dans des dépenses quoique criblée de dettes, est, sans nul doute, sous la domination de ses pulsions corporelles. Les continuelles dépenses qu'elle fait lui sont commandées par son désir de paraître dont elle est esclave. Dans ses somptueuses toilettes, « ...Renée, grisée, folle, emplissait Paris du bruit de ses

équipages, de l'éclat de ses diamants, du vertige de sa vie adorable et tapageuse » (*idem*: 399).

Le cadre de vie de Renée est également défini par un luxe débordant. En effet, l'hôtel des Saccard, une grande maison située entre cour et jardin, est d'une architecture débordante de luxe dans laquelle rivalisent les métaux précieux tels que l'or. Lors des réceptions qu'elle donne, Renée ne manque pas d'assouvir son désir de paraître. En effet, Mme Saccard, qui au parc Monceau, a une armée de domestiques, met son luxe sur la façade et ouvre les rideaux, les jours de grands dîners. Et, dans un désir plus accru de paraître, « elle prit deux jours de réception au lieu d'un. » (*idem*: 493)

Le désir de jouir chez elle est tel qu'elle va parfois au-delà des limites permises. Ce désir perpétuel de jouissance l'amène à l'adultère. Renée prend alors des amants, a une aventure avec un inconnu. La violence de la jouissance s'accroissant en elle, Renée glisse à l'inceste. Elle finit par s'abîmer dans le jeu et la boisson. Ainsi victime du détraquement de l'époque, elle souffre de névrose. Renée meurt d'une méningite aiguë. (*idem*: 599)

Maxime Saccard incarne lui aussi la névrose collective du Second Empire. Chez lui, l'appétit est dirigé vers le luxe et le raffinement. Jeune homme de la haute bourgeoisie, il prend plaisir à être bien mis. Soignant ainsi son allure, il a une véritable religion pour la toilette : « Paris lui ouvrit les yeux, en fit un beau jeune homme, pincé dans ses vêtements, suivant les modes. Il était le Brummel de sa classe. » (*idem*: 409) Pour jouir continuellement du luxe et de tout ce dont il a besoin en matière de raffinement, il lui faut demeurer dans une situation sociale aisée. De ce fait, il passe de la protection financière paternelle à une autonomie financière en se laissant marier dans la même classe sociale que lui. Et, riche du million reçu en dot, il se laisse aller à une véritable jouissance, surtout après la mort de son épouse. Veuf, il mène alors une vie de garçon dans son hôtel particulier où il s'entoure de luxe et de raffinement. Maxime, cependant, ne jouit pas indéfiniment de sa passion. La maladie, en effet, le terrasse. Il souffre d'ataxie, conséquence de la syphilis. En effet, Maxime, pour avoir mené une vie de débauche, de dépravation sexuelle, tombe sous le poids de la maladie. Lui qui même malade ne s'abstient pas de pratique vicieuse, souffre des conséquences néfastes de son caractère « pourri ». Ainsi, tout comme la société de l'époque qui après une jouissance

collective, tombe dans la névrose collective et subit de ce fait les conséquences de ses débordements, Maxime, après avoir vécu dans un luxe extrême, avec des comportements vicieux propres à la jeunesse de son temps, tombe donc sous le coup de la maladie et en meurt. Il est le symbole de la décomposition de la société où il vit et dont il est le produit.

Concernant l'exploitation capitaliste, notons que Le Second Empire est reconnu comme une période pendant laquelle la France connaît un développement capitaliste. Les employeurs veulent en effet amasser plus de capitaux. « Amasser pour amasser », tel est désormais le leitmotiv de tous. Le désir de gagner de l'argent anime de la sorte les consciences car chacun, assoiffé d'argent, souhaite satisfaire ses intérêts. Paris se jette avec voracité dans la spéculation. Une lutte sans merci se livre entre des concurrents avec pour seul but le triomphe des intérêts personnels. C'est en fait la « ruée vers l'or », l'or impérial. Ce mouvement d'ensemble suscite une agitation désordonnée qui provoque alors le détraquement de plusieurs.

Dans son œuvre romanesque, Zola ne manque pas de ressortir cette réalité du Second Empire. Ainsi, dans *L'Œuvre*, Bongrand s'adressant à Sandoz, lors de l'enterrement de Claude Lantier, affirme :

ah ! oui, l'air de l'époque est mauvais, cette fin de siècle encombrée de démolitions, aux monuments éventrés, aux terrains retournés cent fois, qui tous exhalent une puanteur de mort ! Est-ce qu'on peut se bien porter, là-dedans ! Les nerfs se détraquent, la grande névrose s'en mêle, l'art se trouble : c'est la bousculade, l'anarchie, la folie de la personnalité aux abois... Jamais on ne s'est tant querellé et jamais on n'y a vu moins clair que depuis le jour où l'on prétend tout savoir. (Zola, 1966: 432)

Les démolitions, les monuments éventrés, les terrains sans cesse retournés, tous ces grands travaux sur de nombreux chantiers en vue de la modernisation des villes, impliquent le bruit. Cette atmosphère bruyante peut provoquer une surexcitation répétée des nerfs et conduire alors au détraquement.

Les guerres sous Napoléon III, expression de l'impérialisme de celui-ci, sont une cause de la névrose. L'on parle de « névrose de guerre ». Selon le Dictionnaire français de médecine et de biologie (Manuila *et al.*, 1970-1975), la névrose de guerre compte parmi les quarante sortes de névroses qu'il reconnaît. Cette pathologie peut être définie de la manière suivante : « toute forme de névrose liée à une situation de guerre. » (Zola, 1969: 365). Sous Napoléon III, la France connaît des guerres dont la guerre franco-allemande de 1870 avec la bataille de Sedan qui se solde par une terrible et affreuse défaite française. Cette bataille est tellement sinistre qu'elle choque et marque les consciences. À la suite de cette défaite, la vie sociale ne reprenant pas, la population se détraque. Déjà avec le souffle de la guerre qui passe et sévit sur la France, plusieurs dans la population sombrent dans la névrose de guerre. Et, quand survient la défaite, le peuple désabusé, s'enfonce davantage dans le mal névrotique.

Sous le Second Empire les manifestations de la névrose sont diverses. Sur le plan matériel, l'on peut parler de dépendance à l'argent et au niveau physique et moral, de dépravation sexuelle.

Dépenser pour dépenser, sans jamais s'abstenir, et cela au nom d'une « vie à outrance », finit par enfiévrer de nombreux nobles et bourgeois qui désormais sont esclaves de l'argent. Le « culte de l'argent » conduit parfois ceux-ci à l'endettement, voire la ruine. Ainsi, bien que le Second Empire soit en général une période de prospérité économique, les détraqués de l'époque ont une mauvaise gestion financière, ce qui provoque souvent leur faillite.

C'est le cas, dans *La Curée*, d'Aristide Saccard dont la situation sociale est instable. Aujourd'hui riche, demain endetté, en effet, il n'hésite pas à faire du faux et usage de faux. Esclave de l'argent, il court et continue de courir après ce maître.

Dans la société impériale, la névrose se manifeste également par l'immoralité, par « la vie de plaisir ». Une jouissance effrénée caractérise, en effet, l'Empire. Selon la règle naturaliste de l'influence des milieux, cette jouissance passe du niveau social au niveau individuel.

Expression donc du dérèglement dû à la névrose, l'immoralité se révèle notamment par le donjuanisme et l'inceste, ce que Zola relève dans sa série romanesque.

Le « donjuanisme » cette recherche pathologique de nouvelles conquêtes se vérifie chez Maxime Saccard. Lui qui précocement a des vices, multiplie ses conquêtes dans sa jeunesse.

L'inceste de Renée Saccard, la « Phèdre des temps modernes » est bien manifeste dans *La Curée*. A cet effet, Zola ne manque pas de dire : « ils avaient glissé à l'inceste, dès le jour où Maxime, dans sa tunique râpée de collégien, s'était pendu au cou de Renée en chiffonnant son habit de garde française. Ce fut, dès lors, entre eux, une longue perversion de tous les instants » (*idem*: 481) Renée, à l'image de la société de l'époque, subit le châtement de son excès.

Au-delà de la névrose impériale qui définit ici le mal névrotique comme une maladie du corps social, Émile Zola parle de névrose parce qu'il souffre lui-même de cette pathologie. La névrose zolienne qui révèle ici l'affection nerveuse comme une maladie du corps humain, se manifeste à travers des causes et des symptômes.

Les causes de la névrose zolienne sont diverses. Ce sont notamment sa prédisposition névropathique congénitale et ses privations.

Mme Émilie Zola, mère de l'écrivain, a des crises de nerfs dont elle souffre depuis sa jeunesse. Les caractéristiques de ses crises nerveuses sont : « aura (sensation de boule à la gorge), convulsions toniques avec contractures, puis convulsions plus étendues, pas d'amnésie complète à la suite et parfois accès sensoriels consécutifs » (Toulouse, 1896: 112) Ce système nerveux douloureux qui est le sien, Émilie Zola le transmet à son fils. Cette hérédité pathologique explique alors la disposition nerveuse originelle de Zola. La prédisposition névropathique congénitale entraîne, au contact des circonstances difficiles de la vie un système nerveux douloureux dont Zola souffre toute sa vie (*idem*: 280). À considérer les causes organico-dynamiques des névroses énumérées par Pierre Larousse (1982), l'on note la présence de l'hérédité. Zola qui hérite des nerfs de sa mère, souffre à son tour de la névrose.

Parlant de circonstances difficiles de la vie, l'on peut noter les privations qu'a connues Zola. C'est notamment le choc affectif violent qui résulte de la mort du père de l'écrivain. En effet, Mr François Zola meurt le 27 mars 1847 d'une pneumonie. La mort du père, alors que l'enfant n'a que sept ans, laisse un vide chez Zola. Le contexte de choc affectif violent et de privation qui résulte de la mort du père, est un facteur de production de névrose chez Zola. À considérer à cet effet les causes organico-dynamiques des névroses énumérées par Pierre Larousse, causes qui mentionnent les affections morales.

Les symptômes de la névrose zolienne se situent à différents niveaux. Ils sont essentiellement psychiques et somatiques. Au niveau psychique, l'on note un système nerveux déséquilibré, des obsessions et des phobies ainsi que des manies et des superstitions. Au niveau somatique, les troubles se répartissent sur trois tranches d'âges majeurs de Zola. Ce sont respectivement les troubles de vingt à quarante ans, de quarante cinq à cinquante ans et à partir de cinquante ans. Ces troubles sont essentiellement d'ordre nerveux, cardiaque et musculaire.

Dans le traitement qu'il fait de la névrose, Zola fait une part belle à l'écriture romanesque. En effet, cet homme de lettres met l'accent sur la manière dont il traite voire dit la névrose. Pour mener à bien sa démarche, Zola s'aide donc des procédés stylistiques, donnant ainsi une dimension littéraire à la névrose. C'est notamment l'apport qu'il fait de la rhétorique dans ses écrits au sujet de cette maladie. L'écriture névrotique chez Zola est caractérisée notamment par une récurrence de mots propres au champ lexical de la folie que sont par exemple « éréthisme », « névrose », « hystérie » et « folie ». En outre, Zola décrit ses personnages névrosés afin d'intensifier leurs traits de caractère. Dans *Lourdes*, le cortège des malheureux se dirigeant en procession à la Grotte, conduit à l'évocation « (de) maladies monstrueuses, (de) cas rares et atroces, donnant le frisson. » (Zola, 1894: 169). La métaphore est aussi présente dans les œuvres zoliennes qui parlent de névrose. Ainsi, Bernadette Soubirous, personnage névrotique, est la créature « dont la fleur de souffrance a fleuri si joliment » (*idem*: 130).

La névrose étant une pathologie, Zola lui trouve un remède. La panacée qu'il conseille passe par son projet d'hygiène individuelle et son projet social. La loi du travail et la canalisation des passions qui relèvent respectivement des projets zoliens

sont à considérer. En effet, non seulement le travail de l'écriture est une forme de traitement de soi de l'écrivain vis-à-vis du mal névrotique mais la canalisation des appétits est une solution à la névrose impériale. À travers l'écriture, cette tâche à laquelle il s'adonne, Zola parle de sa maladie. Dans les Rougon-Macquart, il peint sa névrose à travers ses « doubles » que sont Lazare Chanteau, Claude Lantier et Pascal Rougon. Cette manière d'extérioriser son mal est une forme de thérapie pour lui. Elle lui permet effectivement de se libérer du poids névrotique et de tendre résolument vers sa guérison.

Tout comme Zola, Lazare Chanteau, Claude Lantier et Pascal Rougon sont prédisposés à la névrose de par leur hérédité nerveuse. Cependant, alors que Lazare et Claude sombrent dans la maladie, Pascal, lui, échappe au mal névrotique.

Bien que paresseux, Lazare Chanteau est par moment travailleur. Lorsque c'est le cas, il connaît une instabilité dans sa tâche. En effet, il va d'activité en activité. Il s'investit dans la musique, la médecine, l'industrie et le monde des finances. Seulement, compte tenu de son instabilité, presque toutes ses entreprises avortent. Face donc à ses échecs à répétition, Lazare sombre dans des crises de désespérance. Notons que Lazare Chanteau est très pessimiste. Dans sa vie de tous les jours, il voit les choses du mauvais côté. Chaque fois qu'il entreprend une quelconque activité et que celle-ci ne va pas bon train, il n'insiste pas car à quoi bon se donner tant de peine à faire ceci ou cela, surtout à s'y adonner à fond ? Il est en effet convaincu que de toutes les façons, il n'arriverait à rien. Le pessimisme, l'un des signes de la névrose, reste donc présent chez Lazare. Ainsi, parce que son travail est inconstant et irrégulier, Lazare ne peut guérir de la névrose par le biais du travail.

Quoique travailleur, Claude Lantier n'est pas discipliné. Lantier qui consacre la majeure partie de son temps à son travail, a hâte de souffler la vie à son œuvre (*idem*: 342). Dans cet acharnement à la tâche, il ne travaille jamais à une toile sans concevoir la toile suivante (*idem*: 207). Cette manière chez lui d'élaborer un tableau avant la fin de celui sur lequel il travaille, fait penser à une attitude d'« avidité » et de « voracité » intellectuelle, attitude qui lui est alors préjudiciable dans la mesure où, à force de précipitation, il sombre dans la médiocrité.

Outre la précipitation dans le travail, Lantier accorde très peu de temps au repos. Il a d'écrasantes fatigues. Parce qu'il s'épuise au travail, Claude ruine donc sa santé. Avec une santé défectueuse, Claude agonise de son travail : « une seule hâte lui restait, se débarrasser du travail en train, dont il agonisait... » (*ibidem*) Son œuvre restant inachevée, il connaît des échecs. En effet, sur trois années successives, Claude échoue au Salon. Sous le poids de la douleur alors, il voit le mal névrotique évoluer en lui et ne peut en guérir.

Pascal Rougon est non seulement prédisposé à la névrose compte tenu de son hérédité nerveuse, mais il a des symptômes qui s'apparentent à la névrose (Zola, 1967: 1025-1044). Il a, en effet, des doutes et des angoisses. Ce sont notamment le poids de l'œuvre à terminer, la crainte de la vieillesse qui s'approche et la crainte de la névrose. Cependant, son acharnement au travail le sauve de l'affection nerveuse. Il ne souffre pas de cette maladie. En effet, le travail est pour lui un remède au mal névrotique. Il a sur lui un effet bienfaisant qui le guérit de ses angoisses et de ses doutes. Accomplir sa tâche quotidienne est de ce fait salutaire pour Pascal:

C'était, d'ailleurs, une de ses théories, que l'absolu repos ne valait rien, qu'on ne devait jamais le prescrire (...) Lui, toujours, avait expérimenté que le travail était le meilleur régulateur de son existence. Même les matins de santé mauvaise, il se mettait au travail, il y retrouvait son aplomb. Jamais il ne se portait mieux que lorsqu'il accomplissait sa tâche, méthodiquement tracée à l'avance, tant de pages chaque matin, aux mêmes heures ; et il comparait cette tâche à un balancier qui le tenait debout, au milieu des misères quotidiennes, des faiblesses et des faux pas. (*idem*: 1140-1141)

Ainsi, Pascal Rougon accorde toute son importance à la tâche accomplie quotidiennement et méthodiquement.

Alors que Lazare et Claude souffrent de névrose, Pascal, lui, échappe à la maladie grâce à l'apport du travail qui est un remède à l'affection névrotique. En fait, Pascal réussit ce que ni Lazare ni Claude ne peuvent faire : à triompher de la névrose et de ses angoisses, à devenir un véritable créateur. De ce fait, loin d'être un personnage

négatif comme Lazare Chanteau ou Claude Lantier qui ne guérissent pas de la névrose, et ce compte tenu respectivement d'un travail négligé et inachevé, Pascal Rougon est, quant à lui, un personnage et un créateur par excellence dont le travail soigné et régulier lui permet de ne pas souffrir de névrose.

Comme il le traduit chez son « double » Pascal Rougon, Emile Zola observe une rigueur quotidienne dans le travail. Il mène une vie régulière, rythmée par le travail d'écriture (Becker *et al.*, 1993: 128). Selon son emploi du temps à Médan comme à Paris, il travaille pendant quatre heures le matin, de neuf heures à une heure. Zola écrit cinq pages, soit à peu près quatre pages de roman (*ibidem*). À l'occasion du banquet de l'Association générale des étudiants du 18 mai 1893, il déclare :

Ce qui m'a soutenu, c'est l'immense labeur que je m'étais imposé. En face de moi, j'avais toujours le but, là-bas, vers lequel je marchais, et cela suffisait à me remettre debout, à me donner le courage de marcher quand même, lorsque la vie mauvaise m'avait abattu. Le travail dont je vous parle, c'est le travail réglé, la tâche quotidienne, le devoir qu'on s'est fait d'avancer d'un pas chaque jour dans son œuvre. (*idem*: 429s)

Zola veut s'anéantir dans le travail, ce qu'il confie à Marguerite Charpentier le 30 octobre 1888. Pour l'écrivain, travailler, c'est produire, faire de la vie. Le travail est à ses yeux le remède, la condition de tout progrès, la grande loi de l'univers, celle à laquelle tous doivent se soumettre modestement, qui favorise une bonne santé tant morale que physique et qui éloigne du rêve (*idem*: 430). Cette santé physique et morale que favorise le travail est possible à une condition, celle de l'équilibre entre le travail et le repos. En effet pour l'écrivain, l'absolu repos est aussi mauvais que l'excès de travail (*idem*: 431).

Émile Zola, accorde ainsi toute son importance à la tâche accomplie quotidiennement et méthodiquement. Il valorise cette tâche, source de consolation pour lui et considère le travail comme le meilleur régulateur de son existence. Cette importance capitale que Zola accorde au travail se manifeste au quotidien dans sa vie. Ainsi, Guy de Maupassant, dans la Revue politique et littéraire du 10 mars 1883,

précisément dans son article intitulé « M. Émile Zola », décrit la journée de travail de l'écrivain de la manière suivante : « levé tôt, il n'interrompt sa besogne que vers une heure et demie de l'après-midi, pour déjeuner. Il se rassied à sa table vers trois heures jusqu'à huit, et souvent même il se remet à l'œuvre dans la soirée. » Masse considérable et régulière de travail que celle donc d'Émile Zola.

Ainsi, pour Zola, guérir de la névrose passe par la voie du travail, qui est le régulateur du monde (Zola, 1968: 505). C'est le travail qui selon cet auteur, assure le déroulement harmonieux de la vie. Zola affirme à cet effet : « la douceur et la santé par le travail. Montrer la nécessité du travail pour la santé physiologique. » (*idem*: 506) L'écrivain prône ainsi la loi selon laquelle le travail personnel et assidu permet à un individu de guérir de son mal névrotique. Et, cette loi du travail, il s'y conforme. Compte tenu effectivement de son acharnement et sa régularité quotidienne au travail, Zola a raison de la névrose.

Par ailleurs, pour Zola « il n'y a pas de passions mauvaises dans l'être humain », car « les passions sont toutes des forces admirables », toutes bonnes et voulues par Dieu. Reste donc à les orienter vers des voies appropriées, à les utiliser de façon adéquate et non exagérée afin qu'elles soient salutaires pour tous et qu'elles assurent le bonheur des individus et de la communauté. Ainsi, la canalisation des passions est le remède proposé par l'écrivain non seulement pour la névrose impériale mais pour toute névrose collective.

Du traitement que Zola fait de la névrose sous le Second Empire, l'on peut retenir qu'effectivement, de la jouissance collective, la société impériale est tombée à la névrose collective, la névrose se révélant ainsi le châtement de l'excès de l'Empire. Cette société décadente et au-delà d'elle toute collectivité névrotique peuvent trouver leur salut dans la canalisation des passions, remède proposé par Zola. Le second volet de cette panacée est pour tout névrosé qui comme l'écrivain fait sien la loi du travail. Par ailleurs, dans ce traitement de la névrose, Zola donne une dimension littéraire à son discours sur la maladie, faisant de son approche du concept névrotique, une approche accomplie et épanouie, où se côtoient en effet science, plus précisément médecine et littérature.

Références bibliographiques

- AXENFELD, Dr (1883). *Traité des névroses*. 2^e édition augmentée, Baillière.
- AZAM, Dr Eugène (1887). *Le Caractère dans la santé et dans la maladie*. Alcan.
- BECKER, Colette (1993). *Les Apprentissages de Zola : du poète romantique au romancier naturaliste*. Paris: P.U.F.
- BECKER Colette, GOURDIN-SERVENIERE Gina, LAVIELLE Véronique (1993). *Dictionnaire d'Émile Zola*. Paris: Robert Laffont.
- BELLEMIN-NOËL, Jean (1995). *Psychanalyse et littérature*. Paris: Presses Universitaires, n°1752.
- BERNARD, Claude (1858). *Leçons sur la physiologie et la pathologie du système nerveux*. Paris: Baillière.
- DAREMBERG, Charles(1870). *Histoire des sciences médicales*. Paris: Baillière, 2 vols.
- DÉJERINE, Dr J.(1886). *L'Hérédité dans les maladies du système nerveux*. Asselin: Houzeau.
- DELORD, Taxile (1869). *Histoire du Second Empire*. Paris: Germer-Baillière.
- EUVRARD, Michel (1966). *Émile Zola*. Paris: PUF.
- LACAN, Jacques (1973). *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*. Paris: Seuil.
- LAROUSSE, Pierre (1982). *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle*. Paris Slatkine.
- MANUILA, L., MANUILA, M. Nicole, LAMBERT (10970-1975). *Dictionnaire français de médecine et de biologie*. Paris: Masson et C^{ie}.
- MARTINEAU, Henri (1907). *Le Roman scientifique d'Émile Zola, la médecine et « les Rougon-Macquart »*. Paris: Baillière.
- MÉNÉCHAL, Jean (1999). *Qu'est-ce-que la névrose?* Paris: Dunod.
- NOIRAY, Jacques (2000). « Médecine et miracle dans *Lourdes* », *Eidolon*, n° 55, « Littérature et Médecine II », juillet.
- RASCOL, L. (1894). *Étude critique sur Lourdes de M. Émile Zola*. Toulouse: Imprimerie Saint-Cyprien.
- TOULOUSE, Édouard (1896). *Enquête médico-psychologique sur les rapports de la supériorité intellectuelle avec la névropathie*. Paris: Société d'Éditions Scientifiques.
- ZOLA, Émile (1991). *Les Rougon-Macquart*. Introduction générale par Colette Becker, édition établie par Colette Becker avec la col. de Gina Gourdin-Servenièrre et Véronique Lavielle. Paris: Robert Laffont.
- (1960-1967). *Les Rougon-Macquart*. Paris: Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade ».
- (1966-1969). *Œuvres complètes*. Édition établie sous la direction de Henri Mitterrand, Paris: Cercle du Livre précieux.

--- (1995). *Lourdes* (1894), édition présentée, établie et annotée par Jacques Noiray. Paris: Gallimard, Coll. « folio classique ».